

Cruautés scolaires

Un enfant allemand à l'école danoise dans l'immédiat après-guerre. Ou le racisme et la violence vécus au quotidien, quand on n'est pas du bon côté...

"C e n'était pas à l'école que je me rendais tous les jours, mais dans un baignoire: il fallait apprendre les leçons, le professeur entrait, prenait place derrière sa chaire, nous nous installions à nos pupitres – je ne partageais le mien avec personne –, et l'on était parti pour des dictées et des notes en rouge dans le cahier d'exercices. Quelle que fût la matière – l'histoire, le danois, la géographie, le calcul –, il s'agissait toujours de la même chose: écouter les consignes et les appliquer, et celui qui ne s'y prêtait pas se faisait tirer l'oreille et était placé dans une «classe à problèmes» parmi les élèves pouilleux.

[...] Lorsque la sonnerie annonçait la libération et la fin des ennuis pour tout le monde, les miens ne faisaient que commencer: le calvaire de la récréation. Tous savaient qui j'étais, on venait de le leur apprendre: j'étais un cochon d'Allemand, fils de «Mme le directeur», une nazie qui puait l'arrogance. Je passais la quasi-totalité du temps au centre d'un cercle formé par des garçons et des filles qui me bouscullaient, me crachaient dessus et scandaient des injures. Le plus pénible était de les entendre insulter mère: «Hildegaaard, Hilde-gaaard», braillaient-ils, tel un troupeau de chèvres. Leurs cris et les salves de leur rire hystérique m'écorchaient les oreilles, et si quelqu'un me demandait le prénom de ma mère, j'avais honte et n'osais pas répondre. Ensuite je me retrouvais plongé dans la fontaine jusqu'à ce que la sonnerie marquât la fin de la récréation; le surveillant tournait le dos, ne voyait rien et n'intervenait jamais; j'arrivais en classe après tout le monde, trempé de la tête aux pieds, et me faisais gronder. Avais-je mouillé mon pantalon? La classe éclatait de rire, j'étais renvoyé chez moi pour me changer.

Il y avait dans notre classe B un autre souffre-douleur: Nina Westphal. Elle avait de longs cheveux noirs; son père souffrait d'une sclérose et se déplaçait dans un fauteuil roulant. On se moquait d'elle à cause de cela, et bien qu'elle fût une fille, ils se jetaient sur elle et la tabassaient: son père était un débile! Je l'observais, toujours seule, assise dans la rangée près de la fenêtre; et avec chaque année qui passait, elle se défaisait un peu plus. Elle eut des tics, dut porter des lunettes, son comportement devenait de plus en plus bizarre, elle réagissait violemment à la moindre bagatelle; puis un jour elle disparut. Je ne sais s'ils avaient déménagé de Nykøbing ou si on la fit changer d'établissement; quoi qu'il en fût, elle était désormais hors d'atteinte, et c'était ce que je souhaitais, moi aussi, par-dessus tout". ■

KNUD ROMER, COCHON D'ALLEMAND, GALLIMARD, FOLIO N°4859, 2007, PP. 186-189.

